

JE SUIS NÉ EN HIVER

Laurent Hocine

raconter la vie

Je suis né en hiver, ce qui explique peut-être que je n'ai jamais aimé le froid. Cette première et glaciale impression a sûrement dû influencer mon caractère tout comme le climat, affectif celui-là, qui m'a entouré durant mes premières années. Mes parents étaient étudiants quand ils se sont rencontrés et ont décidé de se marier contre les vœux de leurs familles respectives en Algérie. Du côté de ma mère ça avait été « Pas de juifs ni d'arabes dans la famille ! » et mon autre grand-père kabyle voyait d'un mauvais œil cette mésalliance avec des « colons français ». Ils ont passé outre aux injonctions de leurs aînés et mon arrivée en ce monde, par accident certainement, les a apparemment tous réconciliés. Devant le fait accompli, dit-on.

À ma naissance, mes parents habitaient dans une chambre d'hôtel à Paris ou ils faisaient leurs études. Ne pouvant assumer la charge d'un enfant en bas âge, ils m'ont placé en nourrice. À 6 mois, on m'a emmené en Algérie où je fus laissé aux bons soins de ma grand-mère qui a avantageusement remplacé ma véritable mère que j'ai peu côtoyée pendant les quelques années qui allaient suivre.

Pendant mon adolescence, je me suis confronté aux réactions emportées de mon père (homme alcoolique et violent). En Asie, où je me suis établi après y avoir longtemps voyagé, se mettre en colère est très mal vu. Cela révèle le manque de maîtrise de soi et le mépris de la personne à laquelle on s'adresse.

Fils d'un paysan qui vendait des ânes dans le nord de l'Espagne avant d'émigrer, poussé par la pauvreté et l'espoir d'un monde meilleur, mon grand-père maternel avait à Oran une entreprise de matériaux de construction. Je jouais dans la cour de l'usine à bâtir de petites maisons avec les briques et les carreaux qu'il fabriquait sous les regards amusés des ouvriers qu'il employait. Ces derniers devaient lui être très attachés car ce sont eux qui sont venus le prévenir que le FLN (mouvement indépendantiste algérien) recherchait son fils. Comme il valait mieux ne pas tomber entre leurs mains, mon oncle Pierrot s'était alors absenté du domicile familial le

temps que les choses se calment.

J'étais leur premier petit-fils. La maison était vaste, avec plusieurs chambres, une grande cour et une buanderie dans le fond où je regardais ma grand-mère laver le linge au battoir. Mon grand-père écoutait les nouvelles à la radio – étrange appareil crachotant d'où sortaient des voix venues d'ailleurs. Ils possédaient aussi une grande villa au bord de la mer, entourée d'arbres et de vastes champs. Il faisait chaud en été et mon oncle arrosait la terrasse le soir pour nous rafraîchir, pourchassant occasionnellement des scorpions affolés à grands coups de godasse.

La vie s'écoulait doucement. Et puis à 3 ans, ma mère était devenue professeure certifiée de français, latin et grec classique, mon père avait raté médecine. Ils sont revenus en Algérie, m'ont repris à ma grand-mère et j'ai dû tout quitter. J'ai très mal pris cette rupture imposée. J'ai d'ailleurs gardé très peu de souvenirs de cette période où j'ai commencé à vivre avec eux. Je me rappelle seulement être monté dans leur petite voiture, sans comprendre ce qui se passait, pour arriver dans une sombre et petite maison. Je me suis retrouvé seul dans une chambre avec des cartons, mes jouets – dérisoires objets qui seuls me rappelaient la chaleur du lieu que je venais de quitter. J'étais malheureux face à des inconnus à qui je devais obéir et dont j'avais peur. Ma grand-mère en a beaucoup souffert aussi, on venait de lui enlever soudainement et sans égard son petit enfant.

Très vite, nous avons déménagé à Alger au premier étage d'un immeuble. J'allais à l'école en contrebas, ça ne m'intéressait guère car grâce à ma mère, je savais lire et écrire depuis mes 3 ans.

La violence se déchaînait dans la ville, la maison d'en face avait soudainement explosé en pleine nuit et nous étions tous montés sur la terrasse où ma mère faisait sécher son linge pour contempler le désastre. De grandes flammes léchaient les murs des immeubles voisins et il n'était rien resté du petit magasin.

Pendant ce temps-là à Paris, mon père qui étudiait à l'ENA, appelait ma mère d'une cabine téléphonique quand soudain 2 policiers armés de mitraillettes l'ont menacé. Il y avait un couvre-feu pour les arabes en raison des « événements d'Algérie », des risques d'attentats, et il faisait déjà nuit. Ils ont braqué leurs armes sur lui et il a eu la peur de sa vie en réalisant que,

les crans de sécurité étant levés, une légère pression de leur index pouvait lui ôter la vie.

À 5 ans, je me rappelle être une fois resté avec toute la famille à Oran à l'arrière de la maison, portes et volets donnant sur la rue soigneusement fermés, tandis que dehors une bataille faisait rage. Les rafales de mitraillettes se succédaient, il y a eu le choc sourd d'un corps contre la porte et ma grand-mère a violemment sursauté. Je sentais bien la tension ambiante et me demandais pourquoi les adultes étaient devenus nerveux et inquiets.

J'étais dans un grand parc, il y avait un terrain de jeux, des balançoires, des arbres immenses, on entendait des rires et des cris d'enfants au loin et soudain j'ai vu mes parents partir. Une femme me tenait par le bras, j'ai essayé de la mordre pour me libérer, en vain. J'ai commencé à pleurer, à crier quand j'ai compris qu'ils m'abandonnaient. Ils se sont éloignés sans se retourner. Je suis resté je ne sais combien de temps avec tous ces enfants. C'était la première fois que je voyais autant de monde autour de moi. Je dormais dans un grand dortoir avec eux, je mouillais mon lit, pleurais. Je ne parlais à personne et jouais seul. Je me suis demandé longtemps après pourquoi comment ils avaient pu me laisser là comme une valise, à la consigne. Puis ils sont venus me reprendre. Je me rappelle m'être assis à l'arrière de leur voiture, derrière ma mère, pendant qu'ils parlaient entre eux.

*

Nous avons quitté l'Algérie avec nombre de « pieds noirs », comme on nous appelait. La situation était devenue intenable et il fallait partir, nous avons pris l'avion dans l'urgence. Nous n'avions rien de toute façon mais mes grands-parents, oncles et tantes ont perdu leurs maisons, leurs commerces. Nous sommes arrivés à Marseille avec quelques valises et nous sommes allés à Tarbes où mes grands-parents nous attendaient. Nous étions à nouveau tous ensemble. Je retrouvais ma vraie famille et l'affection de ma grand-mère. C'était l'hiver et il a commencé à faire très froid, un froid pénétrant qui me gelait oreilles et mains et me faisait regretter la chaleur de l'Algérie. Je n'avais encore jamais vu la neige. Et puis, au printemps, nous sommes repartis, mes parents et moi, à Grenoble. Changement de décor : un

petit appartement dans la vieille ville au bord de la rivière. Ensuite, ce fut au Touvet, un petit village à côté des montagnes, fin du voyage. Nous étions logés dans l'aile d'un manoir du XIXe siècle, l'appartement avait le charme de ces vieilles bâtisses françaises toutes en pierres avec de hauts plafonds à moulures et une grande cheminée. Nous y avons passé l'hiver. Je restais le plus souvent seul avec ma mère, elle était gentille avec moi. C'était une femme douce et tranquille qui ne s'énervait jamais. J'appréciais le calme de ce petit village. J'y découvrais des odeurs inconnues, celle des fleurs, du gazon fraîchement tondu.

Mon père, tuberculeux, n'était pas souvent là car il passait le plus clair de son temps dans un sanatorium en montagne.

*

Et puis nous sommes retournés en Algérie. La situation s'était stabilisée, le pays avait arraché son indépendance à la France. Ma mère avait un poste d'enseignante dans un lycée, au titre de la « coopération ». Mon père travaillait dans une administration je ne sais où, cela ne me concernait pas. Nous habitions à l'extérieur d'Alger dans un appartement à peu près vide : une table, quelques chaises en rotin, 2 lits, un frigidaire, une cuisinière et c'était tout. Ils partaient le matin travailler, fermaient la porte à clé et je restais seul avec les devoirs donnés par ma mère. Mon père ne voulait pas que j'aille à l'école, il disait que les enfants arabes étaient des brutes.

C'est à cette époque, j'avais alors 7 ans, que mon père a eu l'idée saugrenue de nous nourrir de sandwiches, « comme les anglais », disait-il. On en mangeait déjà tous les midis ; du pain blanc avec de la pâte industrielle, toujours le même. Il avait décidé de faire des économies sur la nourriture. Le soir il n'y avait pour tout repas que des tartines beurrées avec de la confiture que je trempais dans du chocolat au lait concentré sucré. À midi je mastiquais donc un ennuyeux et insipide sandwich pendant que mes parents mangeaient les leurs en lisant un livre. Mon père ne voulait tout simplement pas se soucier de préparer des repas convenables.

Je les attendais avec impatience l'après-midi pour consommer mon goûter de tartines beurrées et de chocolat au lait avec parfois une banane que j'engouffrais fébrilement ; mon père s'en amusait et me comparait à un singe. Le frigidaire était presque vide, il l'est toujours resté. Du lait concentré sucré,

du beurre, des médicaments, quelques yaourts, des restes de rôti de porc et c'était tout. Quand ils partaient, il posait une chaîne et un cadenas pour que je ne puisse pas y accéder quand il n'était pas là. Je n'ai jamais compris pourquoi mon père ayant eu lui-même à souffrir de la faim pendant ses années de pensionnat avait pu me faire subir un traitement similaire et comment ma mère l'a laissé faire. Ils n'étaient pas pauvres au point de se priver de l'essentiel, ils avaient chacun un salaire correct et de quoi se payer leur whisky et leurs cigarettes. Mais non, quand il y avait un repas, les portions étaient toujours rationnées et il fallait en laisser pour le lendemain – parole fatidique et définitive que j'avais appris à redouter. Je sortais donc de table la faim au ventre et la rage au cœur. Je me rappelle qu'une fois il avait décidé de faire une peinture du plat que nous allions manger, un poisson avec sa garniture d'oignons et de tomates. Il peignait très bien, c'était magnifique, très réaliste, mais nous avons dû attendre qu'il ait fini, très tard, avant de pouvoir enfin nous attabler. Je l'ai toujours vu manger à toute vitesse comme s'il avait peur qu'on lui vole le contenu de son assiette. Il allumait ensuite une cigarette et nous regardait finir en nous envoyant sa fumée dans le nez. Tous ces comportements alimentaires bizarres qui manquaient pour le moins de naturel et de convivialité ne l'ont jamais quitté et se sont même aggravés avec le temps.

Les effets de ce régime spartiate n'avaient pas tardé à se faire sentir, j'étais maigre, toujours affamé. Les rares médecins consultés l'avaient pourtant prévenu que je présentais des signes de rachitisme, de malnutrition, mais cela ne l'avait pas ébranlé, il n'écoutait que lui-même, sa parole avait force de loi et j'ai continué à avoir faim pendant toute mon enfance.

*

Quand j'ai eu 7 ans, mon père a décrété que je devais lui serrer la main pour lui dire bonjour comme un adulte au lieu de l'embrasser comme un enfant. Cette mesure amplifia encore la distance qui me séparait de lui. Il voulait même que je les vouvoie et leur adresse la parole en disant « père » et « mère », comme les aristocrates du XVIII^e siècle, mais ma mère s'y était fermement opposée. Son caractère dictatorial dominait. Je vivais entouré d'adultes, j'écoutais donc plus que je ne parlais. D'ailleurs mon père m'interdisait d'exprimer mes émotions et sanctionnait sur-le-champ la moindre trace d'énervement dans ma voix par des répliques coléreuses et

des regards féroces. Je n'avais pas le droit de lui répondre et n'avais selon la formule que « le droit de [m]e taire ». Sa colère intérieure se manifestait à la moindre occasion et j'étais toujours surpris par la violence de ses réactions. Je me tournais alors vers ma mère qui essayait de me protéger et tentait vainement de lui expliquer que je n'étais qu'un enfant, innocent des intentions malveillantes qu'il me prêtait. Il s'énervait pour un rien.

Ma mère collaborait parfaitement avec lui et chaque fois que j'avais une requête elle me répondait : « Demande à ton père ! » J'avais vite compris qui détenait l'autorité et souvent je réfrénais mes désirs car je connaissais bien tout le processus et préférais ne rien demander plutôt que de me voir opposer un ferme et catégorique refus. Totalement subordonnée à son mari pour qui elle avait une admiration sans bornes, elle faisait ce qu'il décidait.

*

Nous allions à un club hippique faire de l'équitation, j'aimais l'odeur de ces beaux animaux. J'avais commencé comme c'est l'usage, par monter une docile jument, avec un escabeau pour mettre le pied à l'étrier car j'étais très petit par rapport à cette énorme bête. Nous faisons des tours dans l'enclos à la queue leu-leu, au pas et au trot, l'entraîneur ne me laissait pas aller au galop car il estimait que j'étais trop jeune pour cela. Mon père, qui avait précocement entrepris de faire de moi un homme digne de ce nom, m'a, après quelques séances, fait monter un noir étalon, fougueux, indépendant et rétif. Il était difficile à maîtriser et au premier essai, il a commencé à se cabrer et à ruer violemment ; j'ai eu toutes les peines du monde à me maintenir en selle –un véritable rodéo. Ayant perdu les étriers après quelques furieuses ruades, puis les rênes, il ne m'était plus resté qu'à m'agripper à sa crinière pour me maintenir en selle pendant qu'il fonçait au galop dans l'enclos. C'est haut un cheval quand on a 7 ans. C'était bien sur pure folie de mettre un aussi petit enfant sur le dos d'un étalon furieux mais l'orgueil de mon père ne supportait pas la critique de la raison. L'aventure aller rapidement tourner court puisque, après 2 séances à être ballotté sur ce cheval, j'en étais descendu l'entrejambe couvert de sang – rien de grave, une déchirure du prépuce. J'ai donc été dirigé illico vers une salle d'opérations. Je me suis réveillé après la nuit profonde qui m'avait englouti, enveloppé dans une couverture, dans les bras de mon père. Ma mère m'a

raconté plus tard que, ayant appris que j'allais être circoncis, une infirmière lui avait déclaré que j'allais devenir musulman et avait effectué la prière de circonstance. Après cela, il n'avait plus été question d'équitation à la maison.

Après cette période de convalescence, les collègues de mon père m'apportaient des bonbons et j'étais mieux nourri – mon père devant quelque part se sentir un peu coupable. Mais il a vite repris ses sales habitudes...Si j'avais le malheur de me plaindre, mon père me répondait sèchement : « Tu auras ce qu'on te donnera. » Un leitmotiv. Il me répétait souvent : « Tu n'es pas chez toi, tu es chez moi. Quand tu seras majeur, tu feras ce que tu voudras. En attendant, tu fais ce que je te dis de faire. » Je ne suis jamais senti chez moi dans les différents endroits que nous avons occupés par la suite, mais plutôt de passage, chez mes parents. J'ai attendu patiemment de pouvoir quitter ces lieux, leurs lieux, jusqu'à ma majorité, à 21 ans. Quand j'ai eu 17 ans, le président de l'époque, Giscard d'Estaing a ramené cette limite à 18. J'ai bénéficié d'une remise de peine en quelque sorte.